

Les avatars de l'islam dans la conscience européenne et chrétienne.

Dans sa remarquable préface à la réédition du Camp des Saints, l'écrivain Jean Raspail a défini l'idéologie contemporaine comme celle de « Big Other » : tout ce qui vient de l'autre est grand, beau et exemplaire. L'islam, comme culture et comme civilisation est le grand bénéficiaire de ce dogme politiquement correct. C'est loin d'avoir toujours été le cas. Professeur d'histoire, ce correspondant de Polémia dresse un panorama historique de la vision de l'islam à travers la conscience européenne et chrétienne. Une bien utile remise en perspective pour lutter contre la désinformation historique.

Polémia

Aujourd'hui le devoir de repentance pare les musulmans de l'auréole du martyr en raison du proche passé colonial où les Européens auraient joué le rôle de bourreaux. C'est oublier que dix siècles durant le djihad fit trembler notre continent et qu'il enleva leurs terres aux chrétiens d'Orient. Aussi les aléas de l'Histoire ont-ils modifié notre conception de l'islam: vigoureusement polémique au Moyen Age, quand le monde chrétien, encadré par l'Eglise, ripostait par les armes et la controverse théologique aux assauts des cavaliers d'Allah, elle changea radicalement avec la révolution intellectuelle des Temps Modernes et poursuit encore sa métamorphose de nos jours.

L'image de l'islam au Moyen Age.

Soumis aux agressions constantes du djihad, comment les chrétiens du Moyen Age auraient-ils pu voir dans l'islam la religion de tolérance, d'amour et de paix que nous présente la vulgate politiquement correcte? Les historiens antiracistes, tels Norman Daniel ou même le marxiste Maxime Rodinson occultent les violences sarrasines ou turques décrites par les chroniqueurs ou troubadours et soupçonnent de diabolisation délirante leurs critiques des musulmans ou du message coranique. Qui sait pourtant si ces textes ne nous révèlent pas le vrai visage de l'islam en tant qu'entreprise de conquête du monde, image refoulée aujourd'hui par notre inconscient collectif et bannie de nos mémoires?

Attaqué le premier par les troupes arabes, l'Empire Byzantin, qui perd la Syrie en 636, la Palestine et Jérusalem en 638, puis l'Egypte et enfin l'Afrique du Nord dans la seconde moitié du VIIe siècle fournit les premiers arguments polémiques destinés à galvaniser la résistance aux envahisseurs. Jean Damascène place l'islam parmi les hérésies et dénonce ses contradictions logiques: la prédestination islamique est incompatible avec le jugement dernier conduisant les élus au paradis et les réprouvés à l'enfer en l'absence de responsabilité humaine; la toute puissance divine ne souffrant, dans la pensée musulmane,

aucune limitation, supprime la possibilité des lois naturelles, remplacées par les habitudes d'Allah ; Sophronios, Maxime le confesseur, le pseudo-Méthode interprètent la religion mahométane comme l'œuvre de l'Anti-Christ, comme un châtement divin infligé à la Chrétienté en punition de ses péchés. Au début du IXe siècle, Théophane le confesseur avance une idée qui fera long feu, puisqu'on la retrouve chez Gustave Le Bon à la fin du XIXe siècle : Mahomet aurait été atteint de crises d'épilepsie. Pour Georges Le Moine et Jean Kameniatès le caractère violent et destructeur de l'islam le prive de toute légitimité spirituelle. Cependant le Patriarche de Constatinople désavoue le projet des Empereurs Nicephore Phocas et Jean Tzimiscès de proclamer la guerre sainte contre les Infidèles : l'Eglise d'Orient s'en tiendra, face au djihad, à la tradition d'un christianisme conçu comme une religion de salut répugnant à la violence guerrière et privilégiant la diplomatie.

L'occident, par contre, évolue différemment et finira par justifier la croisade, même s'il employa également le moyen pacifique de la mission à partir de la traduction du Coran réalisée en 1143, afin d'étayer le dialogue avec les musulmans, solution qui eut les préférences d'Abélard dans une controverse avec St Bernard, puis de St François d'Assise et de Raymond Lulle.

Les premières critiques occidentales de la religion mahométane viennent de chroniqueurs tels que Bède le vénérable ou Frédégaire qui décrivent les horribles ravages perpétrés par les Sarrasins en Gaule. La « chronique prophétique » dite d'Alphonse III au IXe siècle relate et dénonce l'invasion de l'Espagne, ce qui justifie la Reconquista conçue comme guerre de libération. Un pas de plus est franchi après l'exécution des martyrs de Cordoue au milieu du IXe siècle. Pour avoir porté la contestation sur la légitimité de Mahomet en le qualifiant de faux prophète hérésiarque et libidineux - en raison de sa pratique de la polygamie - : la translation des reliques de trois de ces martyrs au monastère St-Germain de Paris sur ordre de Charles le Chauve popularise leur cause, non seulement dans le peuple chrétien, mais dans les écrits monastiques d'un Ratbert de Corbie, d'un Landelfus Sagax, de Sigebert de Gembloux ou encore de la chanoinesse de Gandersheim Roswitha qui développent le thème de la luxure d'un faux prophète prétendant dominer le monde par la violence et prêchant un paradis basement matérialiste. On retrouve cette thématique dans la « Somme contre les gentils » de St Thomas d'Aquin : » Il [Mahomet] a séduit le peuple en lui promettant de ces plaisirs charnels à quoi nous soumet la concupiscence de la chair... En fait les vérités qu'il professait étaient mêlées à de nombreuses fables et à des doctrines relevant de la plus grande fausseté... Mahomet a dit qu'il était désigné par la force des armes, à savoir des signes dont ne manquent ni les voleurs ni les tyrans...Ceux qui crurent en lui étaient des hommes brutaux, des vagabonds du désert, largement ignorants de tout enseignement divin, des gens grâce auxquels il força d'autres hommes à devenir ses adeptes par la contrainte des armes... Ce fut donc une décision maligne d'interdire à ses adeptes de lire l'Ancien et le Nouveau Testament parce que ces livres auraient dénoncé ses mensonges. » Au siècle suivant Dante Aligheri place Mahomet au huitième cercle de l'enfer parmi les auteurs de schisme dans « La Divine Comédie », scène que le peintre Giovanni da Modena peindra en 1415 sur une fresque de la cathédrale San Petronio de Bologne.

Djihad, guerres saintes, croisades...

En France le souvenir de l'invasion du VIII^e siècle repoussée par Charles Martel et la menace récurrente de razzias pesant sur les côtes provençales avaient cristallisé les craintes de l'inconscient collectif « sur l'image d'un sarrasin sauvage basané, qui pille et cause d'effroyables malheurs » comme le remarque Philippe Senac (1) Cette image est présente dans les Chansons de Geste qui ajoutent à ce sombre portrait fondé sur des faits historiques des considérations fantaisistes sur la religion des envahisseurs supposés adorer Jupiter, Apollin ou Tervagan en raison de leur adhésion à un paganisme dénoncé comme idolâtre. Composées aux XI^e et XII^e siècles, les Chansons de Geste devaient fournir aux Croisés une part de leurs motivations idéologiques.

La guerre sainte et la croisade supposent, à la base, l'initiative du chef de la Chrétienté qui l'investit de sa légitimité. Le Pape ne pouvant appeler à la guerre sans raison valable, il fallait que l'ennemi désigné constituât un danger redoutable pour le bien commun des fidèles et pour l'Eglise. Ces critères se présentèrent en 846 avec le sac de Rome et les agressions répétées des Sarrasins contre la Campanie qui suivirent : les Papes Léon IV, puis Jean VIII appelèrent le roi Charles le Chauve à leur secours, dénonçant les fils d'Ismaël hérétiques. A son tour au XI^e siècle, Alexandre II encourage la Reconquista espagnole ainsi que la reconquête de la Sicile, occupée au cours des deux siècles précédents par les Agaréniens (autre nom des cavaliers d'Allah), puis de la Corse et de l'Italie méridionale. Apprenant le désastre subi par le Basileus en 1071 à Mantzikert devant les Turcs Seldjoukides, convertis à l'islam deux siècles auparavant, Grégoire VII envisage une expédition de secours en Anatolie ; puis ceux-ci ayant pris Jérusalem, son successeur Urbain II décide une expédition qui, à partir de Constantinople, délivrerait la ville sainte avec les provinces byzantines. Dans son appel de Clermont, en 1095, le Pape évoque les Turcs comme « une nation maudite et étrangère à Dieu » - le but final, la libération de Jérusalem, ajoute à cette guerre sainte la dimension d'un pèlerinage armé; la promesse de rémission des péchés est donnée aux combattants motivés par des raisons purement spirituelles. Aux historiens assimilant la croisade à un djihad, Jean Flori (2) objecte que celui-ci est originel dans l'islam et qu'il a un caractère offensif, alors que la croisade est une guerre défensive de reconquête, après des siècles d'agression et d'occupation étrangère. Agissant en véritables sentinelles de l'Europe, les Papes ne cesseront d'appeler à la croisade, particulièrement au XV^e siècle, contre les Turcs Ottomans qui, selon les termes de Pie II « jettent le blasphème à la face de Dieu, détruisent nos églises, et ne veulent rien qu'anéantir le nom de Chrétiens. » Mais les appels de Nicolas V, de Callixte III, de Pie II resteront vains : ils ne parviendront ni à empêcher la prise de Constantinople par Mehmet II le 29 mai 1453, ni à reprendre plus tard la capitale de l'Eglise d'Orient. Pie V sera plus heureux : il réussira à unir contre la flotte turque les principales puissances maritimes d'Europe dans la « Sainte Ligue » qui remportera en 1571 la grande victoire de Lepante. Notons que les Papes agissaient en plein accord avec le peuple chrétien, qui craignait autant les Turcs que la famine et la peste (3.) Après la conquête des Balkans en effet, ceux-ci menaçaient l'Europe Centrale car leur victoire de Mohacs en 1526 leur avait livré la Hongrie, d'où ils menaient des razzias en Autriche : Vienne fut assiégée en 1529 et 1683. Les Humanistes souhaitaient eux aussi la guerre pour la défense de la civilisation chrétienne contre « l'inhumanitas » turque, de même que Luther

et Calvin, lesquels appelaient à prier et à lutter contre les Turcs ainsi que le ministre élizabétain Robert Cecil.

Raison d'Etat et foi chrétienne

Désireux d'équilibrer la puissance de Charles Quint qui l'avait chassé d'Italie, François Ier conclut avec le Sultan un traité connu sous le nom de Capitulations qui devait être renouvelé par ses successeurs jusqu'en 1740 ; aussi le Roi décida-t-il de mobiliser les intellectuels français pour justifier l'extravagant renversement d'alliance d'un « Roi très chrétien » descendant de saint Louis. C'est ainsi que Guillaume Postel, titulaire d'une chaire d'arabe au Collège de France nouvellement créé, rédigea en 1543 « La concordance du Coran et des Evangiles » ouvrage précurseur de l'oecuménisme contemporain. Comme ses compatriotes Paul Jove et Pierre Belon, il inaugurait une tradition de turcomanie qui devait durablement influencer la littérature française : il admirait l'Empire ottoman qui, à ses yeux, ressuscitait la grandeur de la Rome antique ; cependant, autant il paraît le Turc de vertus, autant il stigmatisait les vices du Maure qui, dans les provinces occidentales du Sultan, razziait les chrétiens pour les vendre sur les plaques tournantes de l'esclavage que furent, du XVIe au XIXe siècle, Alger, Tunis et Tripoli. Une locution encore en usage dans la langue italienne : « Mamma, gli Turchi! » utilisée pour annoncer une catastrophe, témoigne aujourd'hui encore de la terreur exercée jadis par les razzias ottomanes sur les côtes de la péninsule. Envoyé en mission par le Roi Soleil en Afrique du Nord, le chevalier d'Arvieux n'aura pas les scrupules de Postel : contestant les bienfaits de l'œuvre des Mercédaires et des Trinitaires, ordres fondés au Moyen Age pour le rachat des captifs faits par les Maures, il minimise la traite barbaresque en des termes que ne renierait pas un désinformateur justifiant le goulag : « On s'imagine que les chrétiens qui ont le malheur d'être esclaves en Barbarie, y sont traités de la manière la plus inhumaine et la plus cruelle. Il y a des gens qui, pour exciter la charité des fidèles, débitent de pieux mensonges. » (4). Louis XIV refusa de lancer la croisade comme le lui conseillaient Bossuet et Saint Vincent de Paul - qui fut, avec Cervantès, la plus célèbre victime des pirates esclavagistes de Barbarie. Le Roi-Soleil se contenta de faire bombarder Alger par Duquesne en 1681, 1682 et 1683 pour pacifier les côtes africaines.

L'islamophilie des Lumières.

Le XVIIIe siècle achèvera l'entreprise des turcophiles du XVIème siècle français : la crise de la conscience européenne entre 1680 et 1735, magistralement analysée par Paul Hazard, installe au cœur des esprits un relativisme qui évolue vers un anti-christianisme dont l'islamophilie apparaît comme le pôle positif. Cette révolution copernicienne a des causes diverses :

- stratégiques d'abord, en raison du déclin progressif de l'Empire Ottoman après sa défaite de Zenta en 1697, le Turc ne figure plus au nombre des peurs de l'Occident ;
- des causes littéraires ensuite, car l'époque est marquée par la profusion de récits de voyage en terres lointaines, et le succès considérable de la traduction des « Mille et une nuits » par Gallant, valorisant les civilisations exotiques ;
- des causes idéologiques enfin, du fait de la diffusion des thèses proférées par des arabisants d'origines variées : français comme Barthélémy d'Herbelot, auteur d'une Encyclopédie de l'Orient parue en 1697, hollandais comme Reland,

allemands comme Reiske, ou anglais comme G. Sale, Pockock et Ockley, respectivement professeurs à Oxford et Cambridge. Ces auteurs contestent les « fausses légendes » répandues selon eux par l'obscurantisme médiéval sur l'islam. En 1708 Ockley exprime l'idée que l'Occident ne l'emporte en rien sur l'Orient, mieux, que nous devons à ce dernier notre essor culturel : alors que dans le Haut Moyen-Age les Barbares détruisaient les restes de la culture antique, c'est aux seuls traducteurs arabes que l'Europe devrait la conservation des textes scientifiques et littéraires gréco-romains d'où allait renaître notre civilisation et non aux moines mérovingiens, discrédités aux yeux de ce libre-penseur qui abhorre, comme ses pareils, l'Eglise Catholique. Une thèse aujourd'hui bien ancrée dans l'Université française et sur laquelle de grands historiens comme Jacques Heers et Sylvain Gougenheim ont du mal à porter la moindre contestation. Influencé par ces théoriciens, le Comte de Boulainvilliers écrit une « Histoire des Arabes » d'une flagrante partialité en faveur de ce peuple formé par son prophète « pour prier, peupler, combattre », texte accompagné d'une véritable apologie de Mahomet .

Voltaire et l'islam.

On retrouve la même approche dans le Voltaire de « l'Essai sur les mœurs », qui témoigne d'une considérable évolution par rapport à son œuvre de jeunesse, « Mahomet ou le fanatisme ». Il y clame son admiration pour le Prophète : « qui fut certainement, quoiqu'il fut d'abord fanatique comme Cromwell, un très grand homme et qui forma de grands hommes... conquérants, législateurs, monarques et pontifes..., il joua le plus grand rôle qu'on puisse jouer sur la terre aux yeux du commun des mortels. » Quant à l'islam l'auteur de *Candide* qualifie cette religion de « plus grand changement que l'opinion ait produit sur notre globe », sans évoquer le moins du monde le djihad qui fut son plus grand agent de propagation. La conception voltairienne de l'histoire donne systématiquement tort aux chrétiens d' « Europe, ce petit tas de boue » : tandis que la croisade est présentée comme une succession d'abominables tueries dues à la sauvagerie des chevaliers chrétiens ; la tragédie de la prise de Constantinople par les Turcs est décrite comme un phénomène anodin au cours duquel Mehmet II aurait prouvé sa magnanimité ; la conquête de l'Espagne par les Arabo-Berbères de Tariq est vantée comme une bénédiction puisqu'ils étaient supposés apporter la civilisation à l'Occident médiéval, plongé dans les ténèbres de la Chrétienté : « Dès le second siècle de l'hégire, les Arabes devinrent les précepteurs de l'Europe. » ; mêmes parti-pris en faveur de l'Empire ottoman dont le gouvernement ne relèverait nullement de la notion de despotisme oriental élaborée par son contemporain Montesquieu qui, lui, était renseigné par des témoins de bonne foi, les ambassadeurs auprès la Sublime Porte ou des voyageurs critiques comme Chardin et Tavernier. Ignorant la notion de dhimmitude, Voltaire loue aussi la soi-disant tolérance turque à l'égard des communautés chrétiennes et juives présentes sur les terres du Sultan et va même jusqu'à justifier le devshirmé, cette pratique scandaleuse du rapt des jeunes enfants chrétiens des Balkans pour en faire des janissaires, élevés loin de leur famille, dans le fanatisme musulman. On voit que le seigneur de Ferney était passé maître en matière de haine de soi et de repentance : la vulgate politiquement correcte d'aujourd'hui lui doit beaucoup.

De l'autre côté du Rhin, l'Aufklärung cédait aux mêmes préjugés : que l'on songe à *Zaïde* et à *L'enlèvement au sérail* de Mozart dont les personnages musulmans

brillent par leurs vertus tandis que les chrétiens ont des rôles ingrats ; Lessing, franc-maçon lui aussi, fait de même dans *Nathan le sage*. D'une manière générale, les Philosophes des Lumières, déistes et rationalistes, louaient l'islam pour son absence de dogmes et de mystères, son absence de prêtres et d'inquisiteurs, pour sa morale sexuelle niant la valeur de la vertu chrétienne de chasteté qu'ils considéraient comme impraticable et contraire à leurs idées populationnistes, mais surtout parce qu'elle accorde aux hommes une permissivité alléchante (le sort des femmes, déclarées inférieures par le Coran, soumises à l'autorité masculine, astreintes à la polygamie et à la répudiation par le mari, ne les intéressait guère, à l'exception de Montesquieu qui jugeait la conception musulmane de la famille incompatible avec l'éducation des enfants, et lui reprochait de constituer la matrice du despotisme oriental) .L'islamophilie était utilisée par les divers auteurs comme une arme polémique plus ou moins explicite contre le christianisme, accusé unilatéralement d'intolérance par des écrivains obsédés par le souvenir encore proche des guerres de religion entre catholiques et protestants qui avaient ensanglanté l'Europe, et celui de l'Inquisition espagnole. Mais les « Lumières » ignoraient tout de la dhimmitude à laquelle étaient astreints les peuples vaincus par le djihad, totalitarisme que St Thomas d'Aquin avait su déceler avec plus de lucidité, en un siècle où la Reconquista mobilisait les esprits.

Romantisme, libéralisme, positivisme et islam.

En 1806, l'auteur du *Génie du christianisme*, accomplissant un voyage en Terre Sainte, allait, au moyen d'une magistrale leçon d'histoire, confondre les thèses des écrivains du XVIIIe siècle et rejoindre les analyses du Docteur Angélique. Chateaubriand réfute leur condamnation des croisades, en rappelant qu'il s'agissait de contre-offensives et non de guerres d'agression : « Ni les Espagnes soumises, ni la France envahie, ni la Grèce et les Deux-Sicile ravagées, ni l'Afrique toute entière tombée dans les fers, ne purent déterminer, pendant près de huit siècles, les Chrétiens à prendre les armes. Si enfin les cris de tant de victimes égorgées en Orient, si les progrès des barbares déjà aux portes de Constantinople, réveillèrent la Chrétienté, et la firent courir à sa propre défense, qui oserait dire que la cause des guerres sacrées fut injuste ? Où en serions-nous si nos pères n'eussent repoussé la force par la force ? Que l'on contemple la Grèce et l'on apprendra ce que devient un peuple sous le joug des Musulmans. » Et l'auteur de *l'Itinéraire de Paris à Jérusalem* montre l'enjeu fondamental de cette confrontation : « Il s'agissait de savoir qui devait l'emporter sur la terre, ou d'un culte ennemi de la civilisation, favorable par système à l'ignorance, au despotisme, à l'esclavage, ou d'un culte qui a fait revivre chez les modernes le génie de la docte antiquité, et aboli la servitude ?... L'esprit du Mahométisme est la persécution et la conquête ; l'Evangile au contraire ne prêche que la tolérance et la paix. » D'autres romantiques cherchaient à se dépayser dans le temps et l'espace en cultivant l'orientalisme, ce qui devait nécessairement les amener à prendre position sur l'islam, chacun à sa manière, selon ses options philosophiques.

Outre-Rhin Herder reprend à son compte la thèse émise pour la première fois en 1708 par le professeur de Cambridge Ockley et popularisée par Voltaire : les Arabes auraient joué le rôle historique de professeurs de l'Europe. Chez Goethe, le relativisme résolument anti-chrétien des Philosophes se transforme en syncrétisme ouvert à l'islam : après la Bible, le Coran est le texte religieux qui lui

est le plus familier ; il en parle en termes enthousiastes. L'auteur de *Faust* n'en est pas moins un anti-clérical doublé d'un hérétique fortement influencé par la weltanschauung musulmane. Ce qui l'attire dans la religion mahométane est l'unicité de Dieu, le refus des miracles, la conviction que la foi peut produire de bonnes œuvres, l'absence de péché originel et la valorisation du monde d'ici-bas inclinant à une morale sexuelle moins rigoriste que celle du catéchisme, enfin l'absence de clergé. La sympathie professée par l'auteur du *Divan occidental-oriental* pour la civilisation islamique, son admiration pour le Coran et Mahomet lui ont valu d'être déclaré musulman à titre posthume par une fatwa émise en 1995 à Weimar.(5)

Victor Hugo qui avait résolument, comme le poète anglais Byron, pris le parti des Grecs en lutte pour leur indépendance contre l'Empire Ottoman dans son recueil de jeunesse intitulé *Les Orientales*, reste l'ennemi des despotes islamiques dans *La légende des siècles*,(cf la séquence intitulée *les trônes d'Orient*) mais présente Mahomet sous l'aspect d'un sage et comme ses corréligionnaires en progressisme, fustige au passage, en contrepoint, les guerres féodales et l'inquisition. A la différence de son prestigieux contemporain, Lamartine, également affilié à la franc-maçonnerie, embrasse si fougueusement l'islam qu'il se donne des ancêtres musulmans ayant émigré d'Al-Andalus après la reconquista. Il revient de deux voyages en Orient éperdument épris des Turcs dont il dit : « J'aime ce peuple, car c'est le peuple de la prière » et discrédite dans son récit la guerre d'indépendance hellène. L'auteur de *Jocelyn* finit pensionné par le Sultan pour prix de ses services. Il avait écrit une *Histoire des Turcs* à la gloire de ceux-ci dont le premier tome consistait en une *Vie de Mahomet* où le poète exprimait sa fascination pour le prophète assimilé à un héros, attitude commune aux romantiques qui exaltaient les grands hommes (à ce titre certains d'entre eux comme Carlyle en vinrent à considérer le fondateur de l'islam comme tel) « Si la grandeur du dessein, la petitesse des moyens, l'immensité du résultat sont les trois mesures du génie, qui osera comparer humainement un grand homme de l'histoire moderne à Mahomet ? » Lamartine, insensible aux massacres de Chio dénoncés à la même époque par Delacroix en un tableau célèbre, présente l'islam comme un christianisme épuré dont il vante « la tolérance et l'humanité »(sic).

Le fondateur du positivisme voue également à Mahomet une véritable vénération: « C'est un chef éminent pour sa construction admirable...un chef incomparable par le concours du cœur avec l'esprit... » Auguste Comte place de grands espoirs dans « l'admirable monothéisme islamique qui peut seul préparer l'avènement du positivisme en Orient » En effet, le libre-penseur range l'islam au-dessus du catholicisme, car c'est une doctrine, à ses yeux, qui choque moins la raison ».L'échec final des croisades lui paraît en fournir la preuve.

Par contre, pour Ernest Renan, de la même école de pensée, il est impossible de comparer le christianisme, source de lumière, et l'islamisme, fruit de l'obscurantisme ; en outre l'esprit sémitique des Arabes, facteur de rigidité intolérante, le voue à une régression définitive : « L'islam est la plus complète négation de l'Europe ; l'islam est le fanatisme, comme l'Espagne du temps de Philippe II et l'Italie de Pie V l'ont à peine connu ; l'islam est le dédain de la science, la suppression de la société civile ; c'est l'épouvantable simplicité de l'esprit sémitique rétrécissant le cerveau humain. »

Le créateur de la psycho-sociologie Gustave Le Bon, qui s'apparente au courant de pensée positiviste lui aussi, revient quant à lui à la tradition des Lumières vouant aux gémonies les âges sombres de la chrétienté médiévale à laquelle les soldats d'Allah auraient rapporté la civilisation, après l'épisode destructeur des invasions barbares. Il publie en 1884 un panorama élogieux de la civilisation des Arabes, comportant une apologie de l'islam qu'on croirait tous deux tirés de *l'Essai sur les mœurs* de Voltaire. « On constate que le Moyen Age ne connut l'Antiquité classique que par les Arabes ; que pendant cinq cents ans les universités de l'Occident vécut exclusivement de leurs livres, et qu'au triple point de vue matériel, intellectuel et moral, ce sont eux qui ont civilisé l'Europe. Quand on étudie leurs travaux scientifiques et leurs découvertes, on voit qu'aucun peuple n'en produisit d'aussi grands en un temps très court. »

A l'opposé, la décadence ottomane au XIXe siècle frappe des écrivains libéraux comme l'américain John Quincy Adams, observateur de la guerre russo-turque et du mouvement de libération grecque, dans lesquels les armées musulmanes s'illustrèrent par leurs cruautés, et Alexis de Tocqueville, observateur de la colonisation de l'Algérie. Ce dernier écrit : « J'ai beaucoup étudié le Coran. De cette étude j'ai tiré la conclusion qu'il y a peu de religions dans le monde aussi mortifères pour les hommes que celle de Mahomet. Pour ce que je peux en voir, c'est la cause principale de la décadence si évidente aujourd'hui du monde musulman et, bien que moins absurdes que celles de l'ancien polythéisme, ses tendances sociales et politiques doivent être, à mon sens, plus redoutées. Je considère donc l'islam comme une forme de décadence plutôt qu'une forme de progrès en relation avec le paganisme lui-même. »

Par ailleurs le XIXe siècle poursuit l'œuvre d'analyse scientifique de la religion musulmane entamée dans les siècles précédents par l'Eglise, qui avait opéré la première traduction du Coran, et par les Etats européens à partir du XVIe siècle qui avaient créé des chaires d'arabe et des écoles d'interprètes sans que l'on observe la moindre tentative semblable d'approche de la culture européenne et chrétienne du côté islamique, toujours replié dans un orgueilleux mépris de l'autre qu'il ne voue qu'à la conquête et à la domination. La France se distingue dans cette entreprise : Silvestre de Sacy, directeur de l'Ecole des Langues Orientales créée en 1795, s'impose comme le maître de l'orientalisme européen. La première revue orientaliste spécialisée est fondée à Vienne en 1809. Le premier congrès orientaliste se tient à Paris en 1873. L'ethnographie des peuples musulmans fait son apparition avec E. Doutté ou Westermack : les historiens orientalistes comme Niebuhr, Ranke, Weil, Amori, Dozy font paraître des publications spécialisées dont le nombre et la valeur scientifique ne feront que s'amplifier au XXe siècle.

Renversement de situation au XXe siècle.

Les deux guerres mondiales font perdre leur hégémonie aux puissances coloniales : c'est la fin de l'eurocentrisme. L'islam par contre-coup y gagne en prestige et en puissance, d'autant plus que les réserves mondiales de pétrole se trouvent en majeure partie localisées dans des Etats musulmans.

Outre la pérennité de l'exotisme romantique représenté par Th-Ed Lawrence et Pierre Loti, on assiste d'abord à l'apparition d'un mouvement ésotériste

cherchant dans l'Orient un modèle de sagesse : le représentant le plus célèbre en est René Guénon qui finit par se convertir à l'islam, tandis qu'à l'inverse de nombreux musulmans du premier XXe siècle, fascinés par l'Occident, se rallient à ses idéologies : le nationalisme arabe et turc, influencé par le poète anglais Blunt entre autres, puis le marxisme.

Le mouvement de décolonisation qui eut ses épisodes sanglants comme la guerre d'Algérie, auquel on pourrait rattacher le génocide arménien de 1915 qui précéda celle-ci d'une quarantaine d'années, procède d'influences complexes entremêlant les influences occidentales et la tradition du djihad.

Les communistes des pays occidentaux, qui soutinrent la décolonisation, ne pouvaient, quant à eux, approuver une tradition religieuse, pas plus l'islam qu'ils accusaient de fanatisme rétrograde que le christianisme qu'ils jugent tout aussi sévèrement.

L'autre idéologie mortifère du XXe siècle, le nazisme, considère l'islam avec moins de sévérité : par opposition au christianisme qu'il accuse, à la suite de Nietzsche, d'avoir dévirilisé l'homme, il apprécie le caractère combattif de la religion du djihad. Hitler fit alliance au Grand Mufti de Jérusalem dans la logique de son anti-sémitisme et utilisa les services de la Handzar Trennung, division composée de 21.000 SS bosniaques. Une intellectuelle nazie, ancienne employée des bureaux de la Philologie Allemande placée sous les ordres de Himmler, écrivit en 1960 *Le soleil d'Allah illumine l'Occident*, un ouvrage éperdument islamophile. Sigrid Hunke y développe l'idée de l'absolue supériorité de l'islam, qui aurait eu le mérite de libérer l'Europe de son judéo-christianisme malfaisant.

Les anti-colonialistes comptent aussi dans leurs rangs des admirateurs de la religion musulmane, conçue comme une force de nature progressiste ; ces idéologues considèrent les musulmans comme des martyrs de l'occident capitaliste, observe Maxime Rodinson (6). Un grand nombre d'entre eux se rangent sous la bannière du catholicisme de gauche inspiré par Louis Massignon, mort trois ans avant l'ouverture du concile Vatican II. Impressionné par la foi musulmane comme le furent Psychari et le Père de Foucauld, Louis Massignon refusait de condamner les musulmans comme hérétiques tout en restant chrétien, car pour lui l'islam est une religion qui ne se trouve pas en dehors de la vérité puisqu'elle s'appuie sur une authentique bénédiction divine, celle d'Abraham, père des croyants. L'islamologue opère une traduction mystique de son combat contre le colonialisme et pour l'émancipation du monde arabo-musulman : à ses yeux l'islam assume le rôle providentiel de rassembler tous les exclus contre les religieusement nantis. Les rapports amicaux de Massignon avec le futur Paul VI, inspirèrent le prélude à la Déclaration *Nostra Aetate* consacré à l'islam, qui rompt avec le passé de polémique des deux religions. Certains prêtres développèrent à partir de cette ouverture une hérésie islamisante, refusant de convertir les musulmans et de donner le baptême à ceux qui le sollicitent; ils font songer aux anticipations géniales de Chesterton sur le « chrislam » décrites dans *L'auberge volante*. Alain Besançon dénonce cette déviance dans son livre intitulé *Trois tentations dans l'Eglise*, comme d'autres intellectuels peu suspects d'aveuglement sur la dure condition des chrétiens d'Orient soumis à un régime de dhimmitude qui va parfois jusqu'au martyr : Annie Laurent, Rémy Brague, Marie-Thérèse et Dominique Urvoy, Bernard Antony. En contrepoint de ces analyses démystifiantes, il faut citer les recherches

exégétiques d'ecclésiastiques français comme les Pères Lammens, Gabriel Théry, Antoine Moussali aboutissant à la magistrale synthèse réalisée par Edouard-Marie Gallez, lui-même tributaire des travaux antérieurs de la suédoise Patricia Crone et d'Alfred-Louis de Prémare, sur les origines du Coran et sur le personnage historique de Mahomet, recherches exégétiques comparables à celles de Renan et Strauss sur les Evangiles et Jésus au XIXe siècle.

En dépit des persécutions dont sont victimes tant de chrétiens en Asie et en Afrique, l'Eglise s'obstine à poursuivre le dialogue islamo-chrétien entamé après Vatican II, sans tenir compte de la foncière fermeture à l'autre caractérisant l'islam, comme l'observait si justement Lévi-Strauss dans *Tristes tropiques* : grande religion qui se fonde moins sur l'évidence d'une révélation que sur l'impuissance à nouer des liens au dehors. En face de la bienveillance universelle du bouddhisme, du désir chrétien de dialogue, l'intolérance musulmane adopte une forme inconsciente chez ceux qui s'en rendent coupables : car s'ils ne cherchent pas, toujours, de façon brutale, à amener autrui à partager leur vérité, ils sont pourtant (et c'est plus grave) incapables de supporter l'existence d'autrui comme autrui. Le seul moyen pour eux de se mettre à l'abri du doute et de l'humiliation consiste dans une néantisation d'autrui, considéré comme témoin d'une autre foi et d'une autre conduite. »

Islam et Political Correctness.

Pourquoi de telles analyses démystificatrices auxquelles il faut ajouter celles de brillants islamologues libre-penseurs contemporains : Anne-Marie Delcambre, René Marchand et Laurent Lagartempe, ou encore dans le monde anglo-saxon les historiens Bernard Lewis et Bat Yeor, pourquoi ces analyses restent-elles confinées dans les bibliothèques, sans grand espoir d'influencer le grand public, faute de publicité médiatique et universitaire ?

Joachim Veliochas (7) a décodé les raisons de cette désinformation, en utilisant les recherches de Bat Yeor consignées dans son livre au titre significatif d' *Eurabia* .

Depuis 1973, une révolution discrète, qui s'avance masquée sous les dehors rassurants de la Démocratie et de la Modernité, subvertit nos sociétés ; il s'agit pour l'hyperclasse mondiale de réaliser le projet mondialiste de destruction des Nations européennes par l'immigration massive de populations étrangères à leur culture chrétienne et humaniste. Ce projet prépare l'avènement d'un régime totalitaire fondé sur l'idéologie anti-raciste, - désignée aussi au moyen de l'expression « politiquement correct » -, avec l'appui, au niveau de l'Etat français, d'associations comme la Licra, le Mrap ou SOS Racisme qui traquent les médias patriotes devant des tribunaux officiels acquis d'avance à des jugements partisans.

Ce plan connut un début de réalisation au début des années 70, à l'occasion de la crise du pétrole provoquée par le quadruplement du prix de l'or noir qu'imposèrent les chefs de l'OPEP aux pays développés : cette décision permit aux maîtres des pays producteurs de pétrole, sous-développés pour la plupart, de proposer un marché aux chefs d'Etats européens au cours de sommets réunis soit dans les capitales de la Ligue Arabe - Le Caire, Abou Dhabi, soit dans les capitales européennes, Bonn ou Paris : nous vous cédons le pétrole contre le

droit d'exporter dans votre continent les populations de nos pays désireuses d'émigrer, à charge pour vous de leur offrir non seulement le droit de s'installer en Europe avec des droits égaux à ceux des autochtones, mais aussi celui d'y pratiquer leur religion, l'islam. Chantage bien accueilli par les classes dirigeantes européennes, patrons de multinationales, leurs banquiers et bureaucrates de l'UE, étroitement unis par le lobbying, et peu soucieux de sauvegarder leurs identités nationales : les cadres des grandes sociétés internationales désiraient embaucher une main d'œuvre à bas salaires et docile en raison de son ignorance des traditions syndicales. Mais un paradoxe, qui n'est qu'apparent si l'on songe à la tradition d'internationalisme communiste, veut que l'extrême gauche n'ait pas tardé à courtiser, elle aussi, les immigrés, considérés comme un prolétariat de substitution à l'heure où la classe ouvrière s'embourgeoisait (phénomène issu de la prospérité des trente glorieuses qui allait d'ailleurs bientôt s'estomper en raison des délocalisations issues de la mondialisation, laquelle se poursuit après la crise du pétrole jusqu'à nos jours, encouragée par l'hyperclasse mondiale qui a toujours autant intérêt à organiser le dumping social en Occident.)

Le Conseil de l'Europe, par sa Charte sociale européenne, la Cour de justice de l'Union européenne avec la Déclaration des droits de l'homme agissent en synergie avec l'Association Parlementaire pour la Coopération Euro-Arabe créée dès 1974 et regroupant 200 membres des Parlements européens. Ces organisations favorisèrent, dès le début des années 70, non seulement l'immigration de travail, mais aussi la transformation de celle-ci en immigration de peuplement.

La coopération culturelle n'allait pas tarder à suivre le mouvement : elle commence en 1977 avec le premier séminaire universitaire réuni à Venise où s'ébauche une soumission des intellectuels européens à l'islamiquement correct qui ne fera que croître dans les années suivantes. En 1983, le Symposium de Hambourg demande une révision des livres scolaires en faveur de la civilisation arabo-musulmane, victimisée au nom d'un ethno-masochisme condamnant la Reconquista, les croisades, la traite atlantique et la colonisation européenne pour justifier la colonisation à rebours de l'Europe par les immigrés. Ces directives, renouvelées dans le Rapport du 8 /11 2002 de la Commission de la Culture, de la science et de l'éducation émanant de l'APCEA ont porté leurs fruits : aujourd'hui les manuels s'abstiennent de nommer ou d'évoquer le djihad et la dhimmitude, l'énorme traite esclavagiste musulmane ou la condition inférieure des musulmans ; Charles Martel et la bataille de Poitiers sont passés à la trappe ; Al-Andalus et la Sicile sarrasine sont présentés comme des paradis de tolérance harmonieuse entre juifs, chrétiens et musulmans, offrant aux élèves de quoi fantasmer l'avenir radieux d'une Europe islamisée par l'immigration-invasion.

En 1991 une assemblée de parlementaires européens et de délégués du Conseil de l'Europe popularise l'idée de contribution décisive de la civilisation islamique à la culture européenne, justifiant la contre-vérité historique célèbre qu'allait proférer Jacques Chirac : « Les racines de l'Europe sont autant musulmanes que chrétiennes ».

En 2005 le Conseil de l'Europe interdit l'islamophobie par l'article 9 de la Déclaration Finale du Sommet de Varsovie : on peut craindre que les procès verbaux à venir, dressés en vertu de la loi française de 2010 interdisant la burqa

ne se heurtent à ce texte juridique en cas de jugement en appel auprès d'une cour européenne de justice et ne soient déboutés.

Enfin, last but not the least, l'adoption du Code Sémantique de 2006 porte à son comble l'asservissement des consciences européennes à l'islam : celui-ci ne doit plus être associé qu'aux notions de justice, d'amour, de tolérance et de paix, et non plus à celle de violence ; le terme de djihad doit se borner à la signification, apparue tardivement dans l'histoire, d'effort moral, et ne doit plus désigner la guerre sainte pourtant pratiquée dans les premiers siècles de l'expansion musulmane en tant que principal moyen de propagation.

Que conclure, sinon que l'Union européenne bruxelloise, subjuguée par le retour en force des idées des « Lumières » du XVIIIe siècle, dérive de plus en plus, sous la pression d'un ministère orwellien de la Vérité, vers un régime de République islamique ? Comme l'écrivait feu le Général Gallois « Le soleil d'Allah aveugle l'Occident » ! L'hyperclasse mondiale, telle Faust le héros légendaire, est décidée à vendre l'âme de l'Europe contre de l'or. Y parviendra-t-elle ? Rien n'est moins sûr car « L'avenir n'est à personne, l'avenir est à Dieu ! » (Victor Hugo).

Abbon.
12/05/2011

Notes bibliographiques :

- 1 Philippe Senac : *Musulmans et Sarrasins au sud de la Gaule.*
- 2 Jean Flori : *La guerre sainte.*
- 3 Jean Delumeau : *La peur en Occident .*
- 4 Jacques Heers *Les Barbaresques.*
- 5 Katharina Mommsen : *Goethe und der islam.*
- 6 Maxime Rodinson *La fascination de l'islam.*
- 7 Joachim Veliochas : *L'islamisation de la France.*

Voir aussi les articles Polémia :

[A propos de Charles Martel : un exemple de désinformation historique](http://www.polemia.com/article.php?id=2950)
<http://www.polemia.com/article.php?id=2950>

[« Aristote au mont Saint-Michel : Les racines grecques de l'Europe chrétienne » de Sylvain Gouguenheim](http://www.polemia.com/article.php?id=2975)
<http://www.polemia.com/article.php?id=2975>

Correspondance Polémia – 10/06/2011